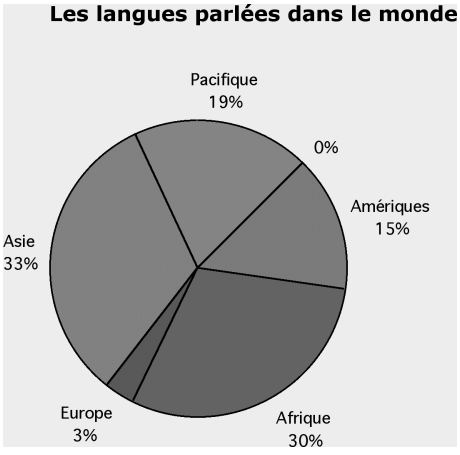
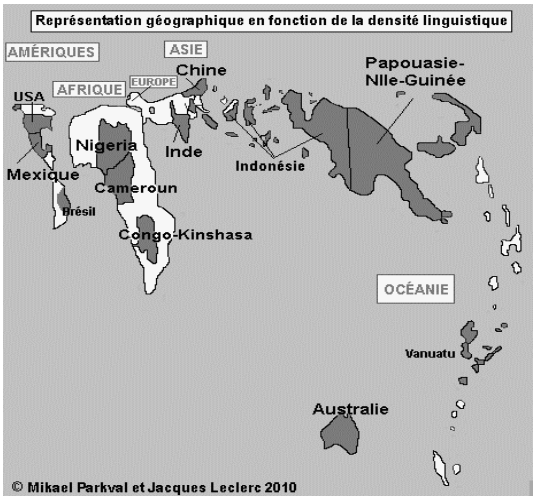
Quels liens entre langues et mondialisation ?

Louis-Jean CALVET
Professeur honoraire à l'Université d'Aix-Marseille

Quel effet la mondialisation a-t-elle ou peut-elle avoir sur les langues ? Avant de tenter de répondre à cette question, je voudrais rappeler quelques données chiffrées dont il est bon de partir, et tout d'abord celles-ci : la situation linguistique du monde est singulièrement différente selon les continents. Le graphique ci-dessous nous rappelle qu'il y a des continents pauvres en langues (au premier rang desquels l'Europe) et d'autres riches, comme l'Afrique ou l'Asie. Il s'agit dans tous les continents des langues endogènes, ce qui signifie par exemple que l'anglais, l'espagnol, le français et le portugais sont comptabilisés en Europe mais pas en Afrique ou en Amérique.

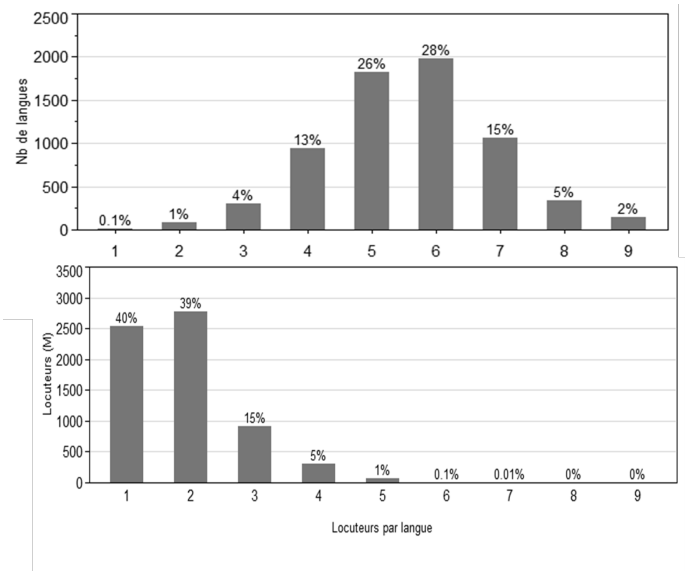


Et nous pouvons représenter ces différences par un cartogramme sur lequel l'anamorphose nous permet de donner aux continents ou aux pays une importance proportionnelle au nombre de langues qu'on y parle :



On y voit une Europe minuscule, une Papouasie-Nouvelle Guinée surdimensionnée, en Afrique des pays très plurilingues (Nigéria, Cameroun, République démocratique du Congo) comme en Amérique le Brésil, le Mexique et les USA.

Mais le nombre des langues est une chose, leur nombre de locuteurs en est une autre. Regardons ces histogrammes.



Published in : Andreo-Raynaud, Grégoire ; Douidi, Nadhir (dir.), *Langue(s) en mondialisation. Libre(s) échange(s) à l'heure néolibérale ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004284, doi : 10.17184/eac.9782813004284

Sur la première ligne nous avons un pourcentage de langues du monde et sur la deuxième le pourcentage de locuteurs qui les parlent. Ainsi nous lisons que 0,1% des langues du monde sont parlées par 40% de la population mondiale. Il s'agit, comme on le voit sur la troisième ligne des 8 langues ayant plus de 100

La première ligne nous donne des pourcentages de langues et la seconde des pourcentages de locuteurs. Sur la première ligne la première barre à gauche représente les langues qui ont plus de cent millions de locuteurs (au nombre de 8), la deuxième les langues qui ont entre 10 et 100 millions de locuteurs (77), la troisième celles qui ont entre 1 et 10 millions de locuteurs, etc. Nous pouvons par exemple lire, verticalement, que 0,1% des langues (soit 8 langues) du monde sont parlées par 40 % des habitants du monde. Et si nous additionnons les trois premières colonnes nous voyons que 5,1% des langues (393 langues) sont parlées par 94% des terriens (en langue première). Corrélativement, 94,9 % des langues sont parlées par 6% des habitants de la planète. Arrondissons ces chiffres : 5% des langues trustent littéralement 95% des locuteurs tandis que 95% des langues ne correspondent qu'à 5% des locuteurs. Il va sans dire que 5% des langues, celles qui se trouvent dans le premier groupe, ne sont guère menacées et que c'est dans le second groupe que l'on trouve les langues menacées de disparition.

Entrons maintenant dans le détail des données.

Continents	Nombre de langues	Moyenne de locuteurs	Médiane
Afrique	2.146	367.726	27.000
Amériques	1.060	48.217	1.170
Asie	2.304	1.624.563	12.000
Europe	284	5.797.975	61.150
Pacifique	1.311	4.997	950
Total	**7.105**	**877.751**	**7.000**

Nous constatons que le continent le plus « pauvre » en langues, l'Europe, est celui qui a la moyenne et la médiane de locuteurs les plus hautes, et qu'il est suivi par l'Afrique et l'Asie. En fait certains continents (Asie, Europe) ont des langues très parlées (chinois, hindi, anglais, allemand…) qui font monter à la fois la moyenne et la médiane. Mais ce qui nous intéresse surtout ici est la médiane mondiale, et l'information est rude : la moitié des langues du monde a moins de 7.000 locuteurs.

Ces données constituent donc une photographie de la situation linguistique du monde. Mais nous pouvons interroger ce plurilinguisme de diverses autres façons. Certaines langues sont reconnues par la loi, promues à des fonctions officielles, d'autres, les langues véhiculaires, sont le produit de pratiques sociales, d'autres jouissent d'un statut particulier dans les organisations internationales, etc. Le tableau ci-dessous présente trois classements selon différents critères. Dans la première colonne les langues sont classées selon le nombre de leurs locuteurs comme langue première, la deuxième selon le nombre de pays dans lesquels elles sont officielles (avec entre parenthèses le

Published in : Andreo-Raynaud, Grégoire ; Douidi, Nadhir (dir.), *Langue(s) en mondialisation. Libre(s) échange(s) à l'heure néolibérale ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004284, doi : 10.17184/eac.9782813004284

nombre de ces pays) et la troisième selon leur taux de véhicularité. Et les langues qui apparaissent dans plus d'une colonne sont en gras.

locuteurs	officielles	véhiculaires
1 mandarin	**1 anglais (63)**	**1 hindi**
2 espagnol	**2 français (36)**	**2 malais**
3 anglais	3 arabe (21 pays)	3 swahili
4 arabe	3 espagnol (21)	4 créole nigérian
5 hindi	**5 portugais (8)**	**5 anglais**
6 bengali	**6 allemand (7)**	6 tamoul
7 portugais	**7 russe (4)**	7 tagalog
8 russe	**8 mandarin (3)**	8 thaï
9 japonais	**8 malais (3)**	**9 russe**
10 allemand	8 Italien (3)	**10 mandarin**
11 javanais	8 ourdou (3)	**11 français**
12 wu	8 Tamoul (3)	12 dioula
13 télougou	8 Albanais (3)	13 zoulou
14 vietnamien	8 Serbe (3)	14 ourdou
15 français	Etc.	15 lingala

On y voit que le chinois mandarin est la langue la plus parlée mais qu'elle n'est officielle que dans trois pays et apparaît à la dixième place du point de vue de sa véhicularité, que l'anglais passe de la troisième place à la première puis à la cinquième, le français de la quinzième à la deuxième puis à la onzième, etc. Nous pourrions bien sûr ajouter d'autres critères, mais n'en citerons qu'un : six langues (anglais, arabe, chinois, espagnol, français, russe) sont officielles dans des organisations internationales comme l'ONU ou l'UNESCO.

La photographie instantanée que constituent ces données chiffrées est bien sûr traversée par l'histoire. Mais est-elle un produit de la mondialisation ? A priori, la réponse à cette question est négative. Ce n'est pas la mondialisation qui a donné à certaines langues (anglais, français, arabe, espagnol, portugais) leur statut officiel mais la colonisation. Ce n'est pas non plus la mondialisation qui a donné leur fonction véhiculaire à des langues comme le hindi, le malais ou le swahili, mais le plurilinguisme et la réponse que lui ont donné les pratiques sociales.

Et dès lors se pose la question de l'avenir de cette situation et, pour en venir au thème de ce colloque, la question de savoir si la mondialisation va jouer sur elle, modifier ces classements. On a beaucoup parlé, depuis Pierre Bourdieu, de « marché aux langues ». Nous pouvons définir un marché, du point de vue économique, par le couple vendeur/acheteur (ou offre/demande) : il y a un produit que certains possèdent et que d'autres veulent acquérir. L'échange s'est d'abord effectué sur le mode du troc (tu as trop de tabac et pas assez de maïs, j'ai du maïs et désire du tabac, échangeons nos surplus), puis par l'intermédiaire d'un équivalent général, la monnaie. Dans les deux cas, cet échange définit une valeur des produits. La notion de « marché aux langues » est bien entendu une métaphore, mais elle nous permet de poser *la* question centrale dans ce colloque : Est-ce que, comme à la bourse où

Published in : Andreo-Raynaud, Grégoire ; Douidi, Nadhir (dir.), *Langue(s) en mondialisation. Libre(s) échange(s) à l'heure néolibérale ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004284, doi : 10.17184/eac.9782813004284

des actions montent ou descendent, s'évaluent ou se dévaluent, sous l'effet de phénomènes capitalistes mondiaux, les langues ont une « valeur » soumise à ce type de variations ? On peut effectivement considérer que certaines langues (anglais, arabe, espagnol, français, mandarin, russe…) ont une valeur qui découle d'impérialismes passés ou présents, des colonisations et/ou d'expansions économiques. Ou encore que dans les systèmes scolaires, nous avons en matière linguistique une offre (les langues proposées) et une demande (les langues choisies). Le rapport entre l'offre et la demande participerait alors à la détermination d'une valeur de ces langues. Et nous pouvons utiliser une autre métaphore, celle du rapport coût/bénéfice : le coût est celui de la formation des enseignants et de l'effort des apprenants, le bénéfice la plus-value qui constituera plus tard, dans la vie professionnelle des élèves, la connaissance de telle ou telle langue, plus-value réelle ou imaginaire qui peut être elle-même le produit de la situation internationale et de la mondialisation.

Mais ces comparaisons ne rendent pas compte des phénomènes véhiculaires, ne peuvent pas expliquer l'expansion des langues comme le lingala, le swahili en Afrique, du malais dans les îles de la Sonde ou du quichua dans les Andes. La véhicularité est ici produite par d'autres facteurs : il s'agit d'une réponse, dans les pratiques sociales, aux problèmes posés par le plurilinguisme. Et la géographie par exemple explique la diffusion du lingala qui commence le long du fleuve Congo, du swahili le long des côtes de l'Afrique de l'est (le nom de cette langue vient d'ailleurs d'un mot arabe signifiant « côte ») puis les longs des pistes dans l'intérieur du continent, du malais de ports en ports entre la Malaisie et l'Indonésie, etc.

Il demeure cependant, pour revenir à la métaphore du marché, que certaines langues s'exportent aujourd'hui et d'autres non. Pour prendre des exemples uniquement européens, l'Espagne, le France, la Grande-Bretagne ou le Portugal exportent leurs langues alors que la Grèce, la Hongrie ou la Pologne en importent. Et l'on pourrait parler ici de balance négative ou positive… Cette situation, qu'il faudrait une autre conférence pour décrire, peut-elle évoluer sous l'effet de la mondialisation ? Cette question en amène une autre : la linguistique peut-elle être prédictive ? Elle peut avancer des hypothèses sur l'évolution formelle d'une langue. Il est par exemple probable que le système verbal français comprendra de plus en plus de verbes du premier groupe : tous les néologismes verbaux sont de ce groupe, parfois dans la création de verbe plus faciles à conjuguer parce que qu'ils sont de premier groupe (*solutionner* remplaçant *résoudre*), parfois dans la francisation de verbes empruntés (comme *kiffer* ou *chouffer*, à partir des verbes arabes), et parfois par des créations à partir de racines françaises (j'ai par exemple lu tout récemment les termes *incesteur* et *incesté* formés à partir du mot *inceste*).

Mais, au-delà de ces exemples « internes » à une langue, extrêmement simplistes, quelles hypothèses pouvons-nous risquer sur l'évolution de la situation linguistique mondiale ? Il est facile, à partir d'observations et de données quantitatives, d'avancer que le « globish » pourrait devenir un véhiculaire mondial, que les 5% des langues qui trustent 95% des locuteurs du monde ne sont guère menacées, ou que bon nombre de langues, celles qui ont moins de 7.000 locuteurs (elles sont, nous l'avons vu, plus de 3.000) pourraient disparaître, dans le Pacifique par exemple où la médiane est en-

Published in : Andreo-Raynaud, Grégoire ; Douidi, Nadhir (dir.), *Langue(s) en mondialisation. Libre(s) échange(s) à l'heure néolibérale ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004284, doi : 10.17184/eac.9782813004284

core plus basse, ou dans les Amériques. Cela est même devenu un lieu commun, que chacun répète à l'envi, allant même jusqu'à proposer des chiffres à ma connaissance incontrôlables (comme le fait qu'une langue « mourrait » chaque semaine).

Permettez-moi de citer ces quatre vers de Victor Hugo, extraits des *Chants du crépuscule* :

Oh ! Demain c'est la grande chose
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Il faut se méfier de cette vision simpliste consistant à croire en l'enchaînement mécanique de causes et d'effets, surtout si ces deux mots sont mis au singulier : une cause suivie de son effet. Les choses sont en effet plus complexes et les effets de la mondialisation sont sans doute plus complexes. Je ne vais donc pas m'engager sur cette voie, mais plutôt vous proposer deux directions de réflexion. La première sera une relecture rapide d'un article célèbre de Charles Ferguson (*Diglossia*) et la seconde concernera la situation de l'anglais au sein de l'Union Européenne.

Commençons donc par Ferguson. Dans son article il avait étudié quatre situations de diglossie (la Grèce, la Suisse allemande, Haïti et les pays arabes), tout le monde s'en souvient, mais on a moins remarqué qu'à la fin de son texte il avançait un pronostic sur l'évolution de ces situations. Selon lui, d'ici 2150, soit environ deux siècles après la publication de son article, la situation du suisse allemand ne devait pas changer, celles du créole haïtien et du grec démotique devaient évoluer vers des formes standardisées de leur variété basse, fondées sur le parler des capitales respectives de ces pays, Port-au-Prince et Athènes. Et, pour l'arabe, il pronostiquait un lent développement vers plusieurs langues standard fondées sur plusieurs variétés basses : celle de Rabat ou de Tunis pour le Maghreb, celle du Caire pour l'Egypte, celle de Bagdad ou de Damas pour le Machrek, celle de Khartoum pour le Soudan. Il s'appuyait plus sur son intuition que sur un raisonnement scientifique, et son pronostic ne s'est pas totalement avéré. Il avait par exemple entièrement raison pour la Grèce, où le grec démotique (δημοτική) a pris la place du grec « épuré » (καθαρεύουσα), et l'on voit certes aujourd'hui dans les pays arabes un mouvement vers les formes locales (celle qu'on appelle *dérija* dans le Maghreb). Mais il est vrai que ses prédictions étaient à deux siècles et que nous avons devant nous un certain temps pour voir venir… Quoiqu'il en soit, et même si nous avons là matière à réflexion pour ce qui concerne des situations de diglossie et l'influence des formes parlées dans les capitales, cela n'a pas grand-chose à voir avec la mondialisation mais plutôt avec d'émergence des nationalismes (que l'on pourrait, il est vrai analyser comme une réaction contre la mondialisation).

Mon second exemple correspond peut-être plus au thème qui nous réunit. L'union européenne compte actuellement 24 langues officielles, elle en comptait 4 en 1958 (allemand, français, italien, néerlandais), nombre qui a augmenté au fur et à mesure de l'adhésion de nouveaux états : anglais et danois en 1958, grec en 1981, espagnol et portugais en 1986, etc. Le principe est que chaque pays membre doit proposer s'il est

Published in : Andreo-Raynaud, Grégoire ; Douidi, Nadhir (dir.), *Langue(s) en mondialisation. Libre(s) échange(s) à l'heure néolibérale ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004284, doi : 10.17184/eac.9782813004284

officiellement officiel une seule de ses langues. C'est la raison pour laquelle le luxembourgeois n'est pas langue officielle de l'UE, pas plus que le turc, co-officiel à Chypre qui a choisi le grec. Ou encore, lorsque Malte adhère à l'UE en 2004, elle choisit l'une de ses deux langues officielles, le maltais (l'autre étant l'anglais). Ce qui nous mène à la situation de cette dernière langue.

Lorsque l'Irlande et la Grande-Bretagne ont adhéré à l'Union Européenne en 1973, elles ont bien sûr emmené avec elles la langue anglaise. Mais, en 2007, pour des raisons de politique linguistique interne, l'Irlande change son fusil d'épaule et fait adopter l'irlandais comme l'une des langues européennes. Puis vient le Brexit qui a une conséquence linguistique inattendue, ou du moins à laquelle peu de personnes avaient pensé. L'anglais est certes toujours l'une des langues de Malte, mais le choix qu'a fait cette république de faire du maltais l'une des langues officielles de l'UE mène, *de facto*, à cette situation paradoxale : l'anglais n'est aujourd'hui la langue d'aucun pays membres de l'UE. Cela devrait poser un problème, mais il ne semble pas être actuellement pris en compte par les parlementaires ou les responsables européens.

On voit donc qu'il y a là une situation à observer avec soin dans les mois et les années qui viennent. Car il y a deux possibilités. Soit l'anglais est déchu de sa fonction de langue officielle de l'Union Européenne. Soit il conserve cette fonction. Est-ce que cela constituerait de façon indiscutable une démonstration de l'effet de la mondialisation sur les situations linguistiques ? Pas nécessairement, car si le statut actuel de l'anglais constitue bien une partie du versant linguistique de la mondialisation, il est également l'illustration de la fonction véhiculaire, bien antérieure à cette mondialisation. En d'autres termes, si l'anglais demeurait une des langues officielles de l'UE, en totale contradiction avec ses principes d'égalité de droits entre toutes les langues et de défense de la diversité, et ce serait en réponse à un besoin de véhicularité. Il y a longtemps que des offres d'emplois de la Commission demandent des candidats ayant l'anglais comme première langue (*English native speaker, English mother tongue*). Cette tendance discriminante va-t-elle perdurer ? On a du mal à l'imaginer car, avec le Brexit cette espèce, va devenir en voie de disparition. Certains proposent bien sûr une langue véhiculaire « neutre », comme l'espéranto. D'autres pensent qu'il faudrait travailler plus sur l'intercompréhension entre langues de la même famille. Et certains pensent peut-être, sans oser le dire, que garder l'anglais serait une bonne chose. Ce qui signifierait alors que l'anglais n'est plus une langue comme les autres, devenant en quelque sorte une langue « hors sol », un véhiculaire mondial, le « globish » justement. Bref, comme je le disais plus haut, il y a là un facteur à observer avec soin.

Pour finir, j'ai parfaitement conscience d'avoir dans mon raisonnement déplacé légèrement le projecteur de la « mondialisation » vers le « plurilinguisme » ou, dans le cas des situations diglossiques, vers le « nationalisme », d'avoir en quelque sorte fait un pas de côté. En effet, ce qui me paraît important, c'est que la mondialisation n'a inventé ni le plurilinguisme ni la disparition des langues, ou plutôt le passage d'une langue à l'autre, qui se manifestent depuis aussi loin que notre science nous permet de remonter. Nous en avons des preuves nombreuses, en Mésopotamie par exemple (du sumérien à l'akkadien pour finir par l'arabe à travers une longue histoire) ou, plus près de nous, en France lorsque le gaulois a disparu sous le bas-latin, ou plus

Published in : Andreo-Raynaud, Grégoire ; Douidi, Nadhir (dir.), *Langue(s) en mondialisation. Libre(s) échange(s) à l'heure néolibérale ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004284, doi : 10.17184/eac.9782813004284

récemment encore, lorsque les langues amérindiennes ont cédé devant l'espagnol ou le portugais. La situation mondiale témoigne d'une amplification ou d'une accélération de ces mouvements, dans une dialectique complexe dont la mondialisation est évidemment l'un des facteurs.

Mais vous voyez que ce qu'il y a d'embêtant dans la complexité, c'est qu'elle est complexe…

Published in : Andreo-Raynaud, Grégoire ; Douidi, Nadhir (dir.), *Langue(s) en mondialisation. Libre(s) échange(s) à l'heure néolibérale ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004284, doi : 10.17184/eac.9782813004284